

Le roman Une tentative de réappropriation

Gilles Dorion

Number 21, March 1976

Un panorama de la littérature québécoise

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56771ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dorion, G. (1976). Le roman : une tentative de réappropriation. *Québec français*, (21), 23–24.

LE ROMAN: UNE TENTATIVE DE RÉAPPROPRIATION

Mon propos est destiné tout particulièrement à nos collègues de la communauté francophone et à tous ceux que rapproche l'usage de la langue française. Il s'adresse assez peu à ceux qu'une fréquentation du roman québécois a familiarisés avec ses thèmes, ses techniques et sa langue, car j'aurais sans doute peu à leur apprendre.

La littérature romanesque du Québec peut — pour les besoins de la cause — être divisée en quatre étapes: le «roman de la fidélité» (1837-1900); période de transition (1900-1938); le «roman d'observation intérieure» (1938-1960); le roman de la contestation (1960-).

Je m'attarderai à la dernière période, les trois précédentes nous servant à comprendre le cheminement de ce genre littéraire chez nous.

Le roman québécois a commencé sa lente gestation dans les récits de voyages des explorateurs, voyageurs, colonisateurs et visiteurs, la plupart français, quelques-uns belges ou suisses. La conquête anglaise de 1760 entraîne des conséquences sérieuses, à cause des conditions même qu'impose le conquérant. La population française du Canada se replie sur elle-même, se refusant à la coexistence avec l'Anglais. Paradoxalement, c'est cet isolement volontaire qui la sauve de la disparition et de l'assimilation, mais en même temps la maintient dans un état d'infériorité économique très grave. Alors que le nouvel occupant se tourne résolument vers le commerce et l'industrie, en marche vers le progrès, le Canadien français [car c'est ainsi que le Québécois s'appellera jusque vers 1960], opte pour l'occupation pacifique du sol et tourne son regard vers le passé. «Les romanciers sont axés sur une civilisation agraire, avec une paysannerie fermement unie, orientée sur le clocher paroissial, symbole d'un mode de vie et de la foi constam-

ment présente pour guider les hommes»¹, affirme Henri Tuchmaier.

Le roman recourt volontiers aux procédés du récit historique, remontant ainsi à ses origines. On y retrouve l'exaltation — parfois sublime! — des «vertus de la race», des exploits de nos fondateurs et explorateurs. Aussi, l'expression de Tuchmaier «roman de la fidélité» qui, dit-il, «caractérise l'ensemble des œuvres qui ont pour fonction essentielle de sauvegarder le patrimoine canadien-français»², vaut-elle d'être retenue. En effet, les œuvres romanesques de cette période sont consacrées à l'illustration des hauts faits d'un passé glorieux ainsi qu'à l'exploitation des leçons de patriotisme et de courage qu'il convenait d'en tirer. Elles servent également à appuyer, comme l'a souligné Maurice Lemire³, l'œuvre de libération patriotique, avant d'appuyer, vers 1900, l'œuvre de libération économique. Elles soutiennent en cela l'œuvre des historiens et constituent des moyens de propagande efficaces, malgré les réticences et les interdits dont sont frappés les productions romanesques et les romanciers. C'est ce que démontrent entre autres les préfaces des romans québécois du XIXe siècle. C'est pourquoi elles ne peuvent être œuvres de fiction gratuite, avant d'avoir acquis droit de cité. Les romans d'imagination, tels les romans d'aventures, trouveront progressivement grâce aux yeux des censeurs les plus sévères.

Trois catégories de romans se développent donc durant cette période: les romans à thèse (pour la plupart des «romans de la terre»), les romans historiques et les romans d'aventures. L'analyse psychologique y semble assez peu fouillée, car les caractères des personnages sont figés ou stéréotypés selon une conception nettement manichéenne du «bon héros» assisté de vertueux adjuvants et du «méchant héros» entouré de ses sinistres acolytes. Leur aspect physique, d'ailleurs,

révèle leur âme. Ce qui importe, plus que la psychologie, assez rudimentaire, c'est la surabondance des procédés rhétoriques: intrigue complexe encombrée de péripéties diverses, souvent invraisemblables, de revirements inattendus, de surprises et de reconnaissances; style périodique, volontiers abstrait et ampoulé; intervention directe de l'auteur, qui juge la conduite de ses propres personnages et exprime son opinion sur différents problèmes d'ordre politique, économique et social.

Une longue et lente période de transition se déroule, par la suite, durant laquelle on tente de cerner la réalité «canadienne». Aussi, les romanciers s'acheminent-ils sur la voie du réalisme en décrivant les réalités quotidiennes, surtout celles du monde rural, puis en prenant conscience, malgré les tenants réactionnaires du traditionalisme représentés par le clergé et une certaine clique d'hommes politiques, des transformations qui commencent à marquer la société québécoise. En même temps se développe le roman psychologique — auquel Laure Conan avait donné le ton à la fin du siècle dernier, avec *Angéline de Montbrun* — qui attire les innombrables lecteurs des Barrès, Bourget et Mauriac.

Le «roman de la terre» se transforme lui aussi. Si *La Terre paternelle* de Patrice Lacombe et *Jean Rivard, le défricheur* d'Antoine Gérin-Lajoie proposaient l'apologie de la terre nourricière, les ouvrages de Rodolphe Girard (*Marie Calumet*) et d'Albert Laberge (*La Scouine*), en raison de la satire de nos «nobles» institutions et de la mise à nu des dures réalités de la terre, annonceront le roman de Ringuet, *Trente arpents*. Les critiques le nomment le dernier roman de la terre, car il décrit clairement la fin d'une époque et le début d'une autre: la terre qui meurt cède la place à la ville qui s'industrialise.

Parmi les productions romanesques de cette époque figurent un assez grand nombre de

romans écrits par des Franco-canadiens. Le plus illustre d'entre eux n'est-il pas *Maria Chapdelaine*, qui suscita des admirations enthousiastes chez les «étrangers» et les réserves quelquefois féroces des Québécois qui avaient servi de «cobayes» à Louis Hémond. Il contenait à la fois toutes les caractéristiques du roman de la terre et du roman nationaliste, d'un genre hybride qu'il faudrait sans doute dénommer roman de l'appartenance.

Menaud, maître-draveur, qui en est directement inspiré, a paru le plus nationaliste des romans québécois de l'heure, d'un nationalisme débordant de lyrisme, donc très attachant et très émouvant. Mgr Savard se défend bien d'avoir écrit un roman anti-anglais, l'«usurpateur» qui y est dénoncé ayant aussi bien pu être d'une autre nationalité.

Les romanciers s'élèvent donc de plus en plus ouvertement contre toutes les formes de colonialisme: l'esclavage de la terre, dont on a fait miroiter qu'elle était la seule garantie de la survie des Canadiens français; l'esclavage culturel, social, économique et politique, que des écrivains «audacieux», comme Lionel Groulx (*L'Appel de la race*) et Jean-Charles Harvey (*Les Demi-civilisés*) dénoncent avec vigueur. L'hostilité des «bien-pensants» se portera contre nos premiers inconoclastes, nos premiers pourfendeurs de mythes, les Girard, les Laberge, les Harvey... Les foudres ecclésiastiques auront raison de ces impudents, grâce à la collusion des pouvoirs politiques.

Mais quand les Québécois se rendront enfin compte que la société nouvelle est en train de s'édifier sans eux, ils seront les premiers surpris et inquiets. Il leur faudra revenir de loin pour constater le long rattrapage qu'ils auront à effectuer.

Au début de la deuxième Grande Guerre, le roman québécois, comme bien d'autres choses, subit une transformation profonde. Le Québécois prend nettement conscience de la réalité; mais que le chemin a été long et tortueux! Il est maintenant mûr pour observer avec lucidité son nouveau lieu de résidence: la ville. Il prend surtout conscience de son aliéné collective, il constate ses échecs et ses demi-réussites: terre, industrie, commerce, affaires, éducation, religion, famille... Aussi, le roman se développe-t-il autour de trois axes principaux: 1. le romancier fait le procès de la société qui l'a trompé en l'aliénant, qui l'a abusé en le maintenant dans son statut de colonisé (ex.: *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy, *Au pied de la pente douce* de Roger Lemelin); 2. le roman de la terre connaît encore quelques succès, car le sol avait été le domaine où le Québécois se sentait encore le moins menacé, là où il croyait avoir le mieux réussi ou... le moins échoué. Il reste que ces romans sont davantage axés sur la psychologie des personnages que sur l'apologie virgilienne des vertus de la terre (par ex.: *Le Survenant* de Germaine Guèvremont); 3. on assiste surtout à une prolifération des romans d'analyse, qui ont pour principaux objets l'homme et la société. Je m'abstiendrai d'en présenter une liste, même partielle, qui serait fastidieuse. On peut retenir les noms des romanciers: Charbonneau, Elie, Filiatrault, Giroux, Langevin, Martin, Baillargeon...

Le roman connaît des progrès remarquables. La structure romanesque est mieux réussie, l'intrigue, plus solide, la description du milieu social, plus habile, la psychologie des personnages, beaucoup plus fouillée et juste. L'auteur s'est effacé devant ses héros et ne porte plus de jugements sur leur conduite. En somme, tout semble mieux réussir au romancier enfin en possession de tous ses moyens (style, langue, vocabulaire).

Après une période d'auto-examen, d'introspection, d'inquisition intérieure, le Québécois s'est complètement réveillé, comme bien d'autres communautés ethniques du XXe siècle, d'ailleurs. Le romancier québécois s'analyse, analyse l'Homo quebecensis, l'Homme québécois, dans une société de plus en plus réaliste et contestataire. La révolution tranquille a lieu, qui permet au Québécois de traverser la crise d'identité la plus grave de son histoire. Qui est-il? d'où vient-il? où va-t-il?

Au slogan de «Il faut que ça change!», il assiste et participe à la réforme de l'enseignement (la plus profonde qu'il ait connue), à une tentative de réforme politique après la grande noirceur duplessiste, à une tentative de solution du problème linguistique, qui le conduira vers les solutions colonialistes des lois 63 et 22, bilinguantes et assimilatrices, au service du capital étranger des multinationales, selon le cliché déjà usé... Du jour au lendemain, le peuple québécois transforme radicalement (mais tranquillement...) le climat politique, intellectuel et religieux du Québec. Il commence par rejeter sans appel les idées reçues, les tabous, les interdits, les mythes, sa condition de colonisé. Après la révolution tranquille, c'est l'époque de la colère, de la revendication, de la contestation, que vivent toutes les jeunes gens du monde. Cette contestation se traduit volontiers en gestes violents (bombes à Montréal en 1963, manifestations brutales, écrits violents, romans de la révolte). Un peuple muet se met à parler. C'est un torrent! La libération s'exprime par la parole. C'est ce qu'on a appelé fort justement «l'âge de la parole». La révolte s'accompagne d'une ambiance d'exaltation qui s'achemine inexorablement vers un climat révolutionnaire, explosif, que les autorités politiques en place tentent d'étouffer. Ce sont les événements d'octobre 1970. Comme le disait si bien Jean Ethier-Blais, nous sommes «des appelés-à disparaître qui restent des affamés-de-vie».⁴

Toutes les anciennes valeurs sont remises en question et soumises à la question. On n'accepte rien sans discuter àprement. Le romancier se sert du moyen privilégié de l'écriture pour contester à sa manière. C'est «l'ère des jeunes romanciers en colère»⁵, Blais, Ducharme, Aquin, Godbout, Carrier...

Il se produit un phénomène inévitable de «désaliénation, de réappropriation et de conversion», pour employer des termes déjà employés ailleurs. Le romancier travaille lui aussi à réinventer des valeurs, puisque le Québécois avait procédé à une certaine auto-destruction. L'œuvre romanesque doit désormais signifier et non plus seulement narrer, raconter; le romancier participe à la libération de la parole par la parole. L'écrivain ne peut plus se taire; il rivalise avec les mass-media et l'audio-visuel.

Qui dit contestation dit intervention subjective. L'auteur, le narrateur, le héros, que de «je»! Si la révolution tranquille s'accomplit d'abord avec une lucidité réfléchie (par ex. dans *Trou de mémoire* d'Hubert Aquin), elle se tourne nettement vers la révolution, en peu de temps. On fait tout sauter. Le Québécois assiste, avec les romanciers, à un superbe dévouement collectif, qui permet de libérer des puissances depuis trop longtemps tenues en captivité, à démystifier la société contemporaine. Selon l'expression de Jacques Cotnam, «les tabous d'hier deviennent les lieux communs d'aujourd'hui».⁶

Pour dénoncer la société traditionnelle, les romanciers utilisent tous les moyens rhétoriques: ironie, satire, caricature; récit éclaté, déstructuré, langue agressée, blessée, torturée. Une immense vague d'érotisme — juste vengeance exercée contre notre vieux sentiment de culpabilité doublé de frustration — submerge une partie importante de la production romanesque. L'écriture prend une valeur d'exorcisme, par lequel le romancier remet en cause et la société et l'écrivain lui-même. Enfin, l'onirique se superpose ou se substitue au réel, entraînant dans la confusion les héros et le lecteur, sinon l'auteur!

Cette dernière caractéristique ne traduit-elle pas d'une façon privilégiée le climat actuel du roman québécois et de la société québécoise: incertitudes et contradictions. «Écrits fêtés, époque cassante»⁷, affirme François Hébert, qui rend bien le «mal de vivre» de l'homme d'aujourd'hui. François Ricard n'écrivait-il pas récemment: «Je trouve partout un désarroi, un sentiment d'urgence et de fragilité qui me laissent entre le pressentiment et l'espoir, comme si c'était la fin du jour et que les heures à venir n'étaient qu'incertitudes.»⁸

Le Québécois tente d'assumer au mieux son identité retrouvée, son sentiment d'appartenance à un pays et à un monde impossibles. Du phénomène étroit d'introversion initiale, il passe à l'extroversion quelquefois maladroite, en essayant d'imposer son image à l'univers, ce qui, en l'occurrence, équivaut à une contemplation narcissique de soi, constituant un retour cyclique à l'introversion!

Gilles DORION
Université Laval

1. Henri Tuchmaier, *Évolution de la technique du roman canadien-français*, Québec, Université Laval [thèse], 1958, p. 72.
2. *Idem*, p. 60.
3. Dans *Les grands thèmes nationalistes du roman historique canadien-français*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1970, 281 p.
4. Jean Ethier-Blais, *Mater Europa*, Montréal, Cercle du Livre de France, 1968, p. 81.
5. Bessette, Geslin et Parent, *Histoire de la littérature canadienne-française*, Montréal, Centre éducatif et culturel, 1968, p. 642.
6. Jacques Cotnam, «Le roman québécois à l'heure de la Révolution tranquille», dans *Archives des lettres canadiennes*, tome III, *Le roman canadien-français*, Montréal, Fidès, 2e éd., 1971, p. 290.
7. Dans *Études françaises*, 10/2, mai 1974, p. 139.
8. Dans *Livres et auteurs québécois*, 1973, p. 15.